

ils emportent le mal ou le malade, et il faut beaucoup s'en défier. Cependant ces hommes ont en leur faveur de l'expérience et une pratique qui leurs valent parfois des succès que n'obtiennent pas toujours des vétérinaires instruits, il est vrai, mais dont les études et la pratique n'ont eu pour objet que les chevaux.

Les habitants craignent, et non sans raison, de dépenser de l'argent ; souvent la valeur d'une bête malade ne permet pas de faire des frais, et les vétérinaires sont rarement appelés. Aussi, nous considérons comme une chose d'une grande importance pour tout cultivateur qui attache quelque prix à son bétail, d'observer, d'étudier ses bêtes, afin d'acquiescer ce coup d'œil exercé, cette habitude du maniement à l'aide desquels il pourra juger avec certitude de l'état d'une bête, s'assurer qu'elle est en parfaite santé, en condition ; ou si elle n'y est pas, arriver à découvrir ce qui lui manque, quelles causes ont produit le mal et quels moyens peuvent le faire disparaître. Pour cela, il faut d'abord *aimer les bêtes* : nous l'avons dit déjà plusieurs fois, et nous ne nous lasserons jamais de le dire, *aimer les bêtes* est la plus sûre garantie de succès dans l'élève, dans l'éducation et dans l'emploi, quel qu'il soit, des animaux.

Les maladies les plus faciles à reconnaître et à traiter sont ; *l'indigestion* qui peut amener la météorisation (gonflement de la panse par les gaz) ; la constipation ou la diarrhée ; la *suffocation*, causée par un corps arrêté dans le gosier ; la *soulture des pieds* ; les *luxations* (déplacement des os) ; les *crevasses* aux paturon et entre les ongles ; les *crevasses* aux jambes des bœufs en graisse ; les *dartres* ; la *fracture des cornes* ; les *plaies* ; les *maux de pis aux vaches* ; *l'altération du lait*, lait rouge, amer, salé, bleu ; les *poux* ; le *mal au nombril des veaux*.

Les maladies plus dangereuses ou aigres qui peuvent devenir mortelles si elles ne sont soignées tout de suite, sont le *pisement de sang*, le *coup de sang*, *l'inflammation de la rate*, le *part difficile*, la *fièvre qui affecte les vaches qui viennent de mettre bas*, la *pulmonie*, enfin les maladies contagieuses, les épizooties qui ne peuvent être convenablement soignées que par un homme de l'art et dont nous parlerons que pour indiquer les moyens de les prévenir.

On distingue en médecine les différents genres de maladies par des noms dont il est bon de reconnaître les définitions.

La *Maladie épizootique* est celle qui, par suite de l'influence de causes générales, extérieures, passagères, attaque à la fois un grand nombre d'individus, chez lesquels elle présente à peu près les mêmes symptômes.

Si ces causes sont permanentes et

dépendantes du sol ou du climat, ou de certaines influences locales, les maladies qui en résultent sont dites *enzootiques*.

Les mots *épidémique* et *endémique* désignent les mêmes maladies chez l'homme.

Une maladie *épizootique* ou *enzootique* peut être ou non contagieuse.

La maladie *contagieuse* est celle qui donne naissance à un principe, (*contagium* semence de maladie) qui étant mis en contact avec d'autres animaux sains, déterminent chez eux la même maladie.

La maladie *sporadique* ou maladie particulière, est celle qui ne se présente que sur des individus isolés, qui se sont trouvés spécialement et accidentellement soumis à l'influence des causes de la maladie. Une maladie peut affecter plusieurs individus, même un troupeau entier, sans être pour cela une épizootie.

Une *épizootie* suppose une ou plusieurs causes de maladie qui agissent de la même manière sur les individus atteints sans qu'ils puissent y être soustraits, et déterminent chez eux à peu près les mêmes symptômes. Les causes les plus ordinaires des épizooties existent dans les influences atmosphériques ou dans les climats détériorés par suite d'accidents de la température ; le plus souvent ces deux causes agissent à la fois.

Les maladies épizootiques sont un des plus puissants arguments en faveur de la stabulation permanente ; si les circonstances sont telles que les animaux ne puissent trouver leur nourriture qu'à l'herbe, alors ils sont nécessairement soumis à tous les accidents de la température, aux longues sécheresses de l'été comme aux longues pluies de l'automne et à tous les maux qui peuvent résulter de ces deux extrêmes.

Les bêtes nourries à l'étable ne sont pas exposées à l'influence de ces causes de maladie ; dans des cas extraordinaires elle peuvent souffrir ; la disette de fourrages peut forcer à en réduire le nombre, mais il est presque impossible qu'une épizootie en soit le résultat. Les bêtes nourries à l'étable peuvent aussi être mises à l'abri de la contagion, à laquelle il est bien difficile de soustraire celles qui pâturent.

Les maladies sont épizootiques ou de nature inflammatoire, charbonneuse, comme le sang, le sang de rote ; elles sont alors la suite de chaleurs excessives, disette de fourrages, manque d'eau, &c., ou bien elles ont les caractères de la coxexie, (mauvaise disposition du corps) elles attaquent particulièrement les organes de la poitrine, et elles ont alors pour causes l'extrême humidité, les pluies, les fourrages gâtés, &c.

Les maladies se divisent encore en *aigües* et *chroniques*

Les maladies aigües surviennent subitement, leur durée est courte, soit qu'elle se termine par la guérison, ou qu'elle amène la mort du sujet attaqué. Le commencement des maladies chroniques est presque toujours inaperçu, leurs progrès sont lents, elles miment insensiblement la vie de l'individu qu'elles affectent, et leur durée peut être longue. Une maladie aigüe ou mal traitée peut dégénérer en maladie chronique.

## APICULTURE.

### Fabration des bougies de cire.

Les bougies sont de deux sortes : les bougies filées et les bougies de table. La bougie filée est ainsi appelée parce qu'on la dévide sur un tour en la fabriquant, à peu près de la même façon que l'on tire les métaux en fil dans les tréfileries. L'ouvrier a devant lui un bain de cire fondue qu'il a soin de maintenir toujours à la même température ; à côté se trouve une filière dont les trous vont toujours en augmentant de diamètre. Il immerge d'abord une mèche de coton dans le bain de cire, l'en retire rapidement, puis avant qu'elle se soit refroidie complètement, il la fait passer par un trou de la filière. Il la replonge ensuite dans le bain où elle prend une nouvelle quantité de cire, et la fait passer par le trou de la filière dont le diamètre est immédiatement supérieur à celui du précédent. Il continue de cette façon jusqu'à ce que la bougie ait atteint les dimensions désirées. D'ordinaire, on roule ces bougies en spirale, en hélice ou en peloton.

La bougie de table se distingue en bougie coulée et en bougie à la cuiller. La première se coule dans des moules, qui sont en verre le plus souvent, et se fabrique de la même manière que la chandelle. On a soin de cirer d'abord avec de la cire blanche les mèches qui sont en coton, et qu'on a tordues préalablement. Cette précaution a le double but d'égaliser parfaitement le volume de la mèche, et d'empêcher de s'échapper les brins de coton qui pénétreraient dans l'intérieur de la bougie, et produiraient des irrégularités dans la combustion. Lorsque l'on veut obtenir des bougies diaphanes, on emploie parties égales de blanc de balaine et de belle cire.

Les bougies à la cuiller sont ainsi nommées parce que, pour les fabriquer, on verse avec une cuiller de la cire liquéfiée sur des mèches en coton suspendues verticalement. D'ordinaire, une bougie ainsi préparée ne parvient à son volume moyen qu'après avoir été dix à douze fois arrosée de cire fondue. C'est par le même procédé qu'on obtient les cierges d'église ; seulement, comme on leur don-